



HAL
open science

Le Centre for Contemporary Cultural Studies de Birmingham : une pratique de la pensée critique et ses contradictions

Maxime Cervulle

► **To cite this version:**

Maxime Cervulle. Le Centre for Contemporary Cultural Studies de Birmingham : une pratique de la pensée critique et ses contradictions. Malek Bouyahia; Franck Freitas; Karima Ramdani. Penser avec Stuart Hall, La Dispute, pp.63-84, 2021. hal-02550146

HAL Id: hal-02550146

<https://hal-univ-paris8.archives-ouvertes.fr/hal-02550146>

Submitted on 16 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Maxime Cervulle (2021). « Le Centre for Contemporary Cultural Studies de Birmingham : une pratique de la pensée critique et ses contradictions », in Malek Bouhayia, Franck Freitas et Karima Ramdani (dir.), *Penser avec Stuart Hall*. Paris, La Dispute, p. 63-84.

**Le Centre for Contemporary Cultural Studies de Birmingham :
une pratique de la pensée critique et ses contradictions**

Maxime Cervulle

Professeur en sciences de l'information et de la communication

Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, CEMTI

Résumé

Ce chapitre propose, à partir de l'étude d'un fonds d'archives de la Cadbury Research Library de l'université de Birmingham, de dessiner les contours du modèle d'« école critique » que fut le Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS), dirigé par Stuart Hall entre 1968 et 1979. Cette perspective historique vise aussi bien à s'éloigner des récits héroïques narrants les aventures de « pionniers » repoussant les frontières des sciences humaines et sociales, que des exposés présentant quelque peu « froidement » la dimension politique des *Cultural Studies*. En rendant compte des controverses qui ont électrisé le CCCS, ainsi que de l'organisation du travail intellectuel et de la façon dont était envisagé le rapport entre théorie et pratique en son sein, il s'agit de saisir le niveau concret d'opération de la critique des méthodes instituées de production de la connaissance qu'ont porté les *Cultural Studies*. « Si l'Université n'est pas une institution critique, alors elle n'est rien », disait Stuart Hall, mais comment se manifestent, dans les pratiques ordinaires et quotidiennes du travail intellectuel, cette inscription institutionnelle de la critique ?

Mots-clés : *Cultural Studies* – École de Birmingham – Institutionnalisation – Féminisme – Travail intellectuel.

« Le Centre [for Contemporary Cultural Studies] est situé au 8^{ème} étage d'une tour ouverte à tous les vents. Parfois le vent souffle si fort que l'on ne peut pas s'entendre penser. D'autres fois, le bruit est tel que parler est une perte de temps. Les communications sont abrégées – on parle avec les mains – des malentendus surviennent. Le nombre de fois où je me suis demandé : “les choses seraient-elles différentes si nous étions situés en un autre lieu ?”. »¹

L'histoire de la pensée est une histoire de lieux². Retracer le chemin d'une idée ou d'une « théorie voyageuse »³ implique de répertorier et de suivre l'orientation des points de vue à partir desquelles elles furent mises en mouvement. Elle est aussi, parfois, affaire de bâtiments. À Goldsmith University, depuis la mort de Stuart Hall en février 2014, le bâtiment Richard Hoggart et le bâtiment Stuart Hall se font désormais face, répliquant ainsi les premiers regards complices échangés en 1964 lors de la fondation du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS), un centre de recherche rattaché à l'école doctorale de littérature de l'université de Birmingham. Le bâtiment gris dans lequel fut hébergé ce Centre, une tour des années 1960, contraste avec le style architectural de la majeure partie du campus. Perché au 8^{ème} étage de la Muirhead Tower, le CCCS constitue comme un monde en soi, certes perméable à l'agitation qui parcourt l'université de Birmingham, mais néanmoins soumis à ses propres tensions et crises internes. Ce chapitre propose de présenter les principales crises qui ont parsemé la vie du CCCS, scandé ses orientations théoriques générales et, parfois, miné son projet de mise en œuvre d'une pratique critique collective. À partir de l'étude du fonds « CCCS » des archives de la Cadbury Research Library de l'université de Birmingham⁴, je souhaite ainsi dessiner les

¹ Findlay Bob, « Towards Policing the Contradictions (or, Marxism 1, 2, 3, etc.) », document photocopie, 16 février 1979 (Records of the Centre for Contemporary Cultural Studies, Cadbury Research Library, University of Birmingham, Papers of Hazel Chowcat Nee Downing). Sauf mention contraire, les citations ont été traduites par mes soins.

² Cette recherche a bénéficié d'une aide de l'ANR au titre du programme Investissements d'avenir (ANR-10-LABX-80-01). Elle a été conduite dans le cadre du programme de recherche « Francfort-Birmingham. Fragments d'un dialogue entre écoles critiques », soutenu par le Labex Arts-H2H.

³ Said Edward, « Travelling Theory », in *The World, the Text, and The Critic*, Harvard University Press, Harvard, 1983, p. 226-247.

⁴ Je tiens ici à remercier Kieran Connell et Matthew Hilton, qui ont œuvré à la constitution de ce fonds d'archive et m'en ont facilité l'accès ; ainsi que l'archiviste en charge des collections relatives au patrimoine de l'université de Birmingham, Helen Fisher, dont la patience et la gentillesse ont accompagné ma plongée dans ces documents. Il est à noter que ce fond est loin d'épuiser la question des pratiques de travail au sein du Centre : elle ne contient pas les archives personnelles de Richard Hoggart (qui sont à Goldsmith University), ni celles de

contours du modèle d'« école critique » que fut le Centre de Birmingham dans une perspective qui permet aussi bien de s'éloigner des récits héroïques narrants les aventures de « pionniers » repoussant les frontières des sciences humaines et sociales, que des exposés présentant quelque peu « froidement » la dimension politique des *Cultural Studies* britanniques et donc de ce qu'on a parfois appelé « l'École de Birmingham ». Selon Jean-Louis Fabiani « faire école en sciences sociales » relève avant tout d'un processus rétrospectif ; lesdites « écoles » étant « très largement des produits historiographiques »⁵. Par la contextualisation du programme de recherche poursuivi par les *Cultural Studies* britanniques, l'étude des archives du CCCS permet une prise de recul sur son historiographie qui, comme c'est souvent le cas, tend à lisser les aspérités, présenter une version idéalisée et occulter l'hétérogénéité constitutive d'un collectif de recherche. En rendant compte des controverses qui ont électrisé le Centre de Birmingham, ainsi qu'en analysant l'organisation du travail intellectuel et la façon dont était envisagé le rapport entre théorie et pratique en son sein, il s'agit plutôt de saisir le niveau concret d'opération de la critique des méthodes instituées de production du savoir qu'ont porté les *Cultural Studies*. « Si l'Université n'est pas une institution critique, alors elle n'est rien », disait Stuart Hall⁶. On peut cependant s'interroger sur la manière dont se manifestent, dans les pratiques ordinaires et quotidiennes du travail intellectuel, cette inscription institutionnelle de la pensée critique ? Ce chapitre propose donc d'étudier la mise en œuvre de la conception des *Cultural Studies* qu'a porté Stuart Hall au sein de l'université de Birmingham, afin de dessiner les contours d'une certaine pratique critique de l'enseignement et de la recherche.

Les trois crises du CCCS

Rendre compte du projet en actes du CCCS requiert en premier lieu de proposer une périodisation de ses activités. Celle-ci permet de distinguer trois périodes principales de la vie du Centre, chacune caractérisée par une « crise » d'une nature singulière qui reconfigure à la fois l'organisation de la recherche, la conception de la place du politique dans la théorie et, en

Stuart Hall (qui n'ont pas encore fait l'objet d'une valorisation). Enfin, de nombreux membres du CCCS n'ont pas souhaité déposer leurs archives personnelles à l'Université de Birmingham, jugeant aussi défavorablement sa décision de fermer le Centre en 2002 que l'opération de patrimonialisation de ses « traces » amorcée en 2014.

⁵ Fabiani Jean-Louis, « Faire école en sciences sociales. Un point de vue sociologique », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, n° 36, 2005, p. 2.

⁶ Sur sa conception de l'Université, voir Hall Stuart, « Blowing in the Wind », *Mermaid*, vol. 37, n° 3, « To Sir with Love : The University », 1968, p. 28-30 (Records of the Guild of Students, Cadbury Research Library, University of Birmingham).

conséquence, le contenu même dudit « tournant culturel »⁷. Cette lecture rétrospective vise ainsi moins à identifier des unités temporelles discrètes et des ruptures nettes, qu'à donner à voir l'articulation systématique des mouvements théoriques engagés dans le Centre avec la mise en place de nouveaux principes organisationnels.

La première période (1964-1968) porte la marque des travaux de Richard Hoggart. Durant ces cinq années, la méthode d'analyse de la critique littéraire est mise au service d'une compréhension de la transformation des modes de vie ouvrier. Il y a, durant cette période, une focalisation sur les « textes » et un appui sur les modèles d'analyse proposés par F. R. Leavis et par Raymond Williams, dans ses travaux pré-marxistes. La portée de la définition anthropologique de la culture selon Williams⁸, qui la conçoit comme un ensemble de pratiques sociales articulées participant au processus de formation d'une communauté et d'un « mode de vie », conduit toutefois à l'émergence d'un intérêt de plus en plus marqué pour le structuralisme (Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes), mais aussi pour la sociologie – en particulier wébérienne, interactionniste (École de Chicago, Howard Becker) et constructiviste (Peter Berger et Thomas Luckmann). Un glissement s'opère ainsi des textes vers les contextes dans lesquels ils sont produits, mis en circulation et consommés, tandis que l'attention se déplace vers les pratiques culturelles et la façon dont elles actualisent le sens commun⁹. La rencontre entre la sociologie et la critique littéraire conduira alors progressivement à interroger le rôle que jouent le discours et les pratiques médiatiques dans la construction sociale de la réalité¹⁰, mais aussi à appréhender les subcultures juvéniles qui se développent alors comme autant de signes d'un changement social par lequel les biens de consommation courante se trouvent convertis en insignes identitaires¹¹.

⁷ L'expression « tournant culturel » renvoie à l'émergence en sciences humaines et sociales, sous l'impulsion des *Cultural Studies*, « de la culture comme catégorie analytique centrale dans un contexte de réorganisation complète de ses formes, de ses usages et de son déploiement économique ». Cf. Maxime Cervulle, « Stuart Hall, une pensée de l'articulation », in Stuart Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017 (troisième édition, revue et augmentée), p. 26.

⁸ Raymond Williams, *The Long Revolution*, Chatto & Windus, Londres, 1961.

⁹ Voir Stuart Hall, « Les *Cultural Studies* et le Centre de Birmingham : problématiques et problèmes » (1980), in *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, éd. établie par Maxime Cervulle, trad. de C. Jaquet, Éditions Amsterdam, Paris, 2008, p. 33-80.

¹⁰ Stuart Hall, « Déviance, politique et médias » (1971), in *Identités et cultures, ibid.*, p. 33-80.

¹¹ Voir notamment le livre de Dick Hebdige sur la sémiotique du style déployé dans les subcultures (Hebdige Dick, *Sous-culture. Le sens du style*, trad. De M. Saint-Upéry, Paris, Zones, 2008 [1979]), les travaux de John Clarke sur la subculture *skinhead* comme reconfiguration de la culture de la classe ouvrière (Clarke John, « The skinheads and the study of youth culture », *Stencilled Occasional Papers*, Centre for Contemporary Cultural Studies, University of Birmingham), ainsi que l'ouvrage collectif dirigé par Stuart Hall et Tony Jefferson saisissant les subcultures comme autant de « métaphores du changement social » en cours en Grande-Bretagne

L'organisation du Centre est alors assez traditionnelle, en ce sens qu'elle se conforme aux principes de la verticalité académique : Hoggart dirige le Centre, secondé par Hall, et les doctorant·e·s sont tenu·e·s à distance des espaces de décision. Les importantes mobilisations étudiantes qui surviennent en 1968, notamment au travers d'une grève et de l'occupation des locaux de l'université, vont profondément bouleverser cette organisation¹². Hoggart se voit alors remis en cause et pris à parti par les doctorant·e·s du Centre, qui jugent problématiques sa position et son action au sein du Conseil d'administration de l'Université. Ces dernier·e·s regrettent en particulier son absence de soutien à la grève étudiante qui revendique une démocratisation des processus décisionnels. Suite à la grève, l'intégration d'étudiant·e·s à la commission d'admission au CCCS confronte Hoggart à des positions particulièrement virulentes à son égard. Lui qui se décrivait comme un « socialiste de centre-gauche » se sent de plus en plus en décalage avec les tendances politiques représentées dans le Centre. Dans le troisième volume de ses mémoires, il évoque l'une de ces commissions lors de laquelle, à propos du dossier de candidature d'un candidat jugé politiquement « tiède » par certain·e·s, la nécessité de l'engagement critique fut âprement défendue. L'une des doctorantes déclare alors face à un Hoggart médusé : « Nous sommes une cellule rouge [...], nous n'avons pas de temps à perdre avec [...] la ligne libérale-humaniste de Hoggart »¹³. C'est dans ce contexte d'hostilité politique plus ou moins manifeste que Hoggart cède son poste de directeur à Hall, en 1968. Il se tiendra alors de plus en plus à l'écart du CCCS jusqu'à le quitter définitivement en 1971 pour officier en tant qu'Assistant-Directeur général de l'UNESCO.

La période entre 1968 et 1979 est caractérisée par la montée du marxisme au sein du Centre, qui se traduit par la lecture des marxistes structuralistes (en particulier Louis Althusser) et de travaux en histoire caractérisée par un marxisme « humaniste » (Edward P. Thompson), mais aussi par le recrutement pour un poste de *Lecturer* de Richard Johnson, alors spécialisé en histoire du mouvement ouvrier. Ce projet marxiste prend initialement deux directions principales : d'une part le développement d'une réflexion sur la structure idéologique, son

dans les modes de vie ouvriers (Hall Stuart et Jefferson Tony [dir.], *Resistance through Rituals*, Londres et New York, Routledge, 2003 [1975]).

¹² David Lodge, enseignant-chercheur en ces lieux durant ces événements, en livre une version romanesque dans le premier volume de sa célèbre « *campus trilogy* », au sein de laquelle « l'université de Rummidge » apparaît comme un portrait à peine voilé de l'université de Birmingham. Voir en particulier Lodge David, *Changement de décor*, trad. de M. et Y. Couturier, Payot et Rivages, Paris, 1990 (paru en anglais en 1974).

¹³ Hoggart Richard, « An Imagined Life », in *A Measured Life. The Times and Places of an Orphaned Intellectual*, Transaction Publishers, Londres, 1994, p. 98.

rôle dans la reproduction sociale et dans la constitution des « sujets » ; d'autre part, l'inscription de certains travaux du Centre dans le cadre d'un type d'histoire marxiste situant la notion d'expérience vécue au cœur de sa méthode. L'incompatibilité entre ces deux options ne tarde pas toutefois à éclater au grand jour : comment concilier l'idée d'une primauté de l'expérience humaine et celle de sa sujétion à l'idéologique ? Comment tenir ensemble une perspective humaniste, mettant l'accent sur le rôle des agents dans le mouvement de l'histoire, et une perspective anti-humaniste, qui considère le « sujet » comme un effet des structures¹⁴. Cette période se clôt ainsi par une crise théorique majeure, qui réplique au sein du CCCS la tension manifestée depuis le milieu des années 1970 dans le champ marxiste britannique entre les partisans de Louis Althusser et les soutiens d'Edward Thompson. La crise culmine en 1979, à l'occasion du « History Workshop » organisé au Ruskin College, lors d'un débat entre Stuart Hall, Richard Johnson et Edward Thompson autour du brûlot anti-althussérien de ce dernier¹⁵ ; débat qui se transformera en un violent règlement de comptes public¹⁶. C'est dans ce contexte que la référence à Gramsci devient prééminente, le détour par cet auteur permettant à Stuart Hall de jeter un pont entre les deux approches¹⁷.

Parallèlement à l'éclosion du marxisme en son sein, le Centre voit son organisation bouleversée. Stuart Hall prend ainsi véritablement acte des événements de 1968, mais aussi des critiques que les doctorant·e·s adressent au « séminaire de théorie générale ». C'est dans ce séminaire que se jouent alors les principaux déplacements conceptuels, emmenés par un Hall qui propose de grandes synthèses théoriques en vue de l'édification d'un socle épistémologique pour les *Cultural Studies*. Le séminaire est jugé trop long, ennuyeux, intimidant et la distribution inégale de la parole est perçue comme inadaptée au projet critique du Centre ; il est donc arrêté en 1972. Surtout, Hall décide dès 1971 d'offrir une plus grande autonomie aux doctorant·e·s (et à partir de 1975, aux masterant·e·s) qui peuplent le Centre. Dès lors, le projet scientifique du Centre est nourri, animé et piloté par les étudiant·e·s : d'une

¹⁴ Stuart Hall, « Cultural Studies : deux paradigmes », in *Identités et cultures*, op. cit., p. 81-104.

¹⁵ Thompson Edward P., *Misère de la théorie. Contre Althusser et le marxisme anti-humaniste*, trad. de A. Blin, A. Burlaud, Y. Douet et A. Féron, Montreuil, L'Échappée, 2015 (1978).

¹⁶ Les communications de Hall, Johnson et Thompson ont été publiées dans les actes du colloque, édités par Raphael Samuel sous le titre *People's History and Socialist Theory* (Londres, Routledge et Kegan Paul, 1981). Voir aussi Dworkin Dennis, « The Politics of Theory », in *Cultural Marxism in Postwar Britain : History, the New Left, and the Origins of Cultural Studies*, Durham et Londres, Duke University Press, 1997, p. 219-245.

¹⁷ Voir Cervulle Maxime et Quemener Nelly, *Cultural Studies : théories et méthodes*, Armand Colin, Paris, 2015, p. 21-27. Sur les différentes phases d'appropriation du marxisme au sein du CCCS, voir Sparks Colin, « Stuart Hall : les *Cultural Studies* et le marxisme », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener et Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication*, tome 2 : *Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses des Mines, 2016, p. 63-92.

part, au travers de la formation spontanée de groupes de recherche et de groupes de lecture (« *Sub-groups* »), qui n'ont cessé de transformer à un rythme extrêmement rapide les orientations du Centre ; d'autre part, en permettant aux étudiant·e·s de définir eux/elles-mêmes les objectifs et les moyens que se donne le Centre pour les accomplir aux travers de diverses commissions indépendantes de la direction et pleinement décisionnaires. Le « *Priorities Group* » définit par exemple les axes scientifiques et politiques, tandis que le « *Axis/Praxis Group* » a pour objet la formalisation des relations du CCCS aux divers agendas politiques de la gauche britannique. Les avancées des différentes commissions sont discutées en séance plénière lors des *Centre General Meetings*.

Cette période est très fructueuse sur le plan scientifique, comme le montre la dynamique des *Sub-groups*, véritables laboratoires des « *Studies* » qui s'institutionnalisent à partir des années 1980 en parallèle de l'internationalisation des *Cultural Studies* (voir *Figure 1*)¹⁸. L'un des effets centraux de cette autonomisation des étudiant·e·s est la diversification des problématiques de recherche : apparaissent alors des groupes de recherche centrés sur les objets les plus divers et mobilisant les cadres théoriques les plus variés¹⁹. Loin d'être le signe d'une fragmentation des *Cultural Studies*, ou d'un brouillage de son projet initial, ce moment est constitutif de la formation du domaine comme espace de mise en tension de différentes « régions » de la critique. Cela explique la place particulière qu'occupe le Centre de Birmingham dans le paysage intellectuel de la gauche britannique, son hétérogénéité politique et son hybridité théorique le situent à l'avant-poste des reconfigurations de la gauche suite à la montée de la politique identitaire et à l'affaiblissement de l'antagonisme de classe comme grille de lecture exclusive²⁰. La contestation par des groupes féministes et antiracistes de la primauté à la fois théorique et stratégique de la lutte des classes pointe ainsi déjà dans l'organisation scientifique du Centre. Au-delà de favoriser le travail collectif, l'effet le plus puissant de la mise en œuvre de ces groupes de recherche réside ainsi dans l'émergence au sein du Centre, à partir de 1974, d'un courant féministe marxiste dont la singularité est porteuse des tendances du CCCS : l'attention aux rapports de production comme aux rapports

¹⁸ Même s'il faut bien entendu souligner qu'au-delà de partager certains fondements épistémologiques, la plupart des dites « *Studies* » ont par ailleurs leur propre trajectoire autonome. Voir Cervulle Maxime et Quemener Nelly, *Cultural Studies : théories et méthodes*, *op. cit.*

¹⁹ Si l'on en croit les rapports annuels du CCCS, on dénombre quatre groupes en 1971 (« *Work and Leisure* », « *Sub-cultures* », « *Mass Media* », « *Literature and Society* »), avant que le mouvement de diversification ne s'amplifie. Il y en a par exemple douze en 1978 et seize en 1981.

²⁰ Voir Connell Kieran et Hilton Matthew, « The Working Practices of Birmingham's Centre for Contemporary Cultural Studies », *Social History*, vol. 40, n°3, 2015, p. 287-311.

de consommation, la volonté de saisir le niveau d'opération de l'idéologie, ou l'influence croisée du matérialisme culturel et du (post)structuralisme²¹. L'étude des rapports sociaux de race comme un axe fort du Centre est, de son côté, formalisée plus tardivement : en 1979, avec la création du « *Race and Politics Group* » dont les travaux donnent lieu à la publication de l'ouvrage *The Empire Strikes Back*, qui par bien des aspects reprend l'analyse de la conjoncture britannique là où *Policing the Crisis* l'avait arrêté²².

L'année 1979 est précisément celle où Stuart Hall quitte le Centre. Il sera remplacé par Richard Johnson à la direction, puis par Jorge Larrain, spécialiste de théorie sociale. La troisième et dernière période (1979-2002) est celle d'un essoufflement progressif et d'une crise de nature institutionnelle. En dépit du dynamisme de Johnson et de la poursuite des *Sub-groups* (voir *Figure 2*), le Centre se normalise progressivement, sous la pression des services centraux de l'université. La parenthèse expérimentale se referme. Le Centre devient en 1987 un département de *Cultural Studies*, il absorbe le département de sociologie en 1995, puis voit ses portes se fermer définitivement en 2002 – ce que la présidence de l'Université justifie alors en s'appuyant sur une évaluation du RAE (*Research Assessment Exercise*)²³ dont le résultat est jugé insuffisant. À l'évidence, cette longue période pourrait être elle-même subdivisée, les premières années étant caractérisées (malgré la diminution importante des ressources du Centre)²⁴ par une nette volonté de résistance à la normalisation, une continuation du projet du Centre tel que l'a porté Stuart Hall, et une exploration des conséquences théoriques et pratiques du schisme entre le matérialisme culturel et le structuralisme, puis poststructuralisme. Cette période n'étant pas toutefois au centre de mon propos ici, je laisse de côté cette caractérisation plus fine des années ayant suivi le départ de Hall.

²¹ Sur les particularités du féminisme marxiste tel qu'il s'est développé au sein du CCCS et ses différences avec les courants centraux du féminisme matérialiste français, voir Cervulle Maxime, « Matière à penser. Controverses féministes autour du matérialisme », *Cahiers du genre*, hors-série n° 4, 2016, p. 29-52.

²² Voir Hall Stuart, Critcher Charles, Jefferson Tony, Clarke John et Roberts Brian, *Policing the Crisis. Mugging, the State, and Law and Order*, Macmillan, Londres 1978 et CCCS, *The Empire Strikes Back. Race and Racism in 70s Britain*, Routledge, Londres et New York, 1992 (initialement paru en 1982).

²³ Le RAE est un organisme d'évaluation de la recherche mis en place au Royaume-Uni en 1986, sous un gouvernement dirigé par Margaret Thatcher. Il a été remplacé par un autre organisme en 2014, le *Research Excellence Framework* (REF).

²⁴ Green Michael, « The Third Crisis. Or, Keep on Rowing, There's a Tidal Wave Below ! », 10 juillet 1979 (Archives du CCCS, Cadbury Research Library, University of Birmingham, Papers of Kenneth Michael Green).

C'est précisément la question des raisons du départ de Hall qui guidera cette exploration des contradictions que mettent au jour les pratiques de travail au sein du Centre. Si ce départ peut apparaître d'une importance limitée pour le destin des *Cultural Studies*, il marque toutefois la fin de la période la plus créative de « l'École de Birmingham » ; s'il peut paraître lié à des choix personnels, il est toutefois la manifestation de puissantes contradictions qui sembleraient, à première vue, limiter la portée de la pratique critique collective du CCCS.

Contradictions : « il n'y a pas un Centre, mais plusieurs »

Nombre des raisons ayant motivé le départ de Hall se trouvent dans une lettre ouverte intitulée « On Contradictions » et rédigée par le *staff* du Centre : Stuart Hall (directeur), Michael Green (maître de conférences), Richard Johnson (maître de conférences) et Paul Willis (post-doctorant et chargé d'enseignement)²⁵. Ce format n'est pas inhabituel pour le CCCS, les crises y émergent et se développent à coups de pamphlets, tracts, manifestes et lettres publiques. Hall et ses collègues écrivent ce texte en janvier 1979 dans un climat marqué par de fortes tensions, de nature diverse, qu'ils refusent toutefois d'interpréter comme des frictions interpersonnelles, des désaccords intellectuels, des conflits politiques ou l'expression d'un antagonisme de genre. Ces tensions sont plutôt considérées comme le produit des contradictions inhérentes à la nature des luttes conduites au sein du Centre et de l'université pour qu'un travail critique collectif soit rendu possible. La tâche que s'est alors assignée le collectif, depuis la résurgence de Marx et Engels dans les travaux du CCCS, est celle de rendre compte de la totalité sociale afin de saisir la conjoncture et donc de dégager les conditions de l'action politique pour la gauche²⁶. C'est dans ce cadre que la « collectivisation » des charges administratives et responsabilités scientifiques trouve sa légitimité : elle est un élan pratique vers l'élaboration collective d'une théorie critique de la totalité. Cet élan a toutefois fait émerger de nombreux points de conflits, que détaille la lettre ouverte. Il y a, en premier lieu, un *conflit théorique*, qui oppose d'abord marxisme humaniste et structuralisme (marxiste ou non), puis le féminisme marxiste à ces deux options ; et en second lieu un *conflit pratique*, relatif au niveau d'intervention politique du CCCS et signalé

²⁵ Hall Stuart, Green Michael, Johnson Richard et Willis Paul, « On Contradictions », document polycopié, janvier 1979 (Archives du CCCS, Cadbury Research Library, University of Birmingham, Papers of Hazel Chowcat Nee Downing).

²⁶ Voir Johnson Richard, « What is Cultural Studies Anyway ? » (1983), in Ann Gray, Jan Campbell, Mark Erickson, Stuart Hanson et Helen Wood (dir.), *CCCS Selected Working Papers*, Volume 1, Routledge, Londres et New York, 2007, p. 655-693.

par l'échec des travaux de la commission « *Axis/Praxis* », qui ne parvient pas à établir de liens durables et fructueux avec des organisations militantes (telles que Rock against Racism, le mouvement britannique de libération des femmes ou encore la Campagne pour le désarmement nucléaire) hors des affiliations personnelles que peuvent avoir certains membres du Centre.

Le projet de constitution d'un « *Reader for Cultural Studies* », visant à établir un canon des textes du domaine, est un lieu de cristallisation de ces conflits pratique et théorique. Démarré en 1971-1972, ce projet, qui revêt pourtant un caractère structurant, n'aboutira jamais en raison « d'une confusion continue autour de ce qui constitue la "problématique" des *Cultural Studies*, mais aussi en raison de désaccords dévastateurs quant à l'étendue de la praxis et du débat politique au sein d'un projet intellectuel collectif, et d'un refus profond, émanant de certaines franges, de poursuivre avec l'aspect le plus structuraliste (non-marxiste) »²⁷. L'histoire du Centre est ainsi vue par les auteurs comme celle d'un ensemble de luttes relatives à la définition du collectif ; les conflits et crises ayant parsemé sa route étant liés aux diverses formes qu'a pris ce dernier, en fonction des différents moments de la vie du CCCS. En réponse à la crise en cours, Hall et ses collègues appellent à un mouvement plus net vers le politique, qui implique d'engager six chantiers. Il s'agit :

- de mettre à plat les tendances et stratégies politiques diverses du féminisme, notamment dans leur rapport avec les partis politiques ;
- de favoriser le contact avec les partis de gauche ou organisations militantes, notamment en leur fournissant les ressources conceptuelles dont ils peuvent avoir besoin ;
- de fournir une analyse plus serrée du rapport des intellectuel·le·s à la classe ouvrière ;
- de ne pas isoler l'engagement politique dans une commission, mais plutôt de penser la façon dont cet engagement pourrait et devrait irriguer l'ensemble des niveaux du Centre ;
- d'ouvrir le Centre à un plus grand éclectisme théorique, afin de favoriser les ressources orientées vers l'action politique, et ce dans la mesure où l'exactitude théorique n'est pas toujours synonyme d'utilité et de pertinence pour les besoins de la lutte « socialiste » ;
- d'allier, enfin, l'analyse des situations à l'utopie.

Au moment de la rédaction de cette lettre ouverte, le Centre fait face à deux contradictions majeures où les impératifs théoriques viennent se heurter au concret des pratiques ordinaires

²⁷ Hall Stuart *et. al.*, « On Contradictions », *art. cit.*, p. 3.

de la recherche et de leur contexte institutionnel d'exercice. La première de ces contradictions est liée à un profond déséquilibre entre les niveaux formels et informels d'organisation du Centre. Les rapports avec la présidence et les services centraux de l'université sont particulièrement compliqués, du fait de l'opposition plus ou moins explicite des membres à la plupart des contraintes administratives. Si sur le plan formel le directeur du Centre est responsable, sur le plan informel, la responsabilité échoit au « *Centre General Meeting* ». Ce dernier, cependant, ne joue pas pleinement son rôle : l'investissement des membres est très faible, contrairement à l'activité intense que l'on trouve dans les « *Sub-groups* » et, lorsqu'il s'agit de voter, les décisions vont régulièrement dans le sens du blocage ou de l'opposition frontale à l'administration. Il y a donc un net déséquilibre entre les niveaux formels et informels qui met en danger la pérennité du Centre. Comme le relève Joan Good, la secrétaire du Centre, la forme prise par la collectivisation tend à faire fi des coûts administratifs... et humains : « Je me rappelle avoir dit plaintivement à Stuart Hall, “la démocratie c'est très bien, mais cela s'étend rarement jusqu'aux bureaux des secrétaires” »²⁸.

De la même façon, il y a une difficulté réelle à accepter les contraintes formelles du doctorat, qui se font de plus en plus bureaucratiques à mesure que le statut de doctorant se trouve professionnalisé. « Thèses/directions de thèse. Le premier terme est oppressif, le second clairement symptomatique et monstrueux. Écrire à propos de l'un ou l'autre revient à affronter nos tabous les plus profonds » peut-on lire sous la plume de Hall, Green, Johnson et Willis. Les membres du Centre ont privilégié jusque-là une légitimation intellectuelle et pratique de la recherche qui ne recoupe qu'imparfaitement la légitimation universitaire²⁹ ; en conséquence de quoi les soutenances de thèse sont rares et les durées d'inscription en doctorat ne cessent de s'allonger. Le coût humain de la défiance envers l'institution et la standardisation des pratiques intellectuelles qu'elle implique sont potentiellement lourdes et les enseignants-chercheurs du Centre craignent que le couperet institutionnel ne vienne, tôt ou tard, s'abattre sur quelques têtes. Cependant, selon Hall et ses collègues, le choix d'œuvrer au sein de cette institution intellectuelle « dominante » qu'est l'Université en vue de produire un savoir politiquement utile « implique d'accepter *certaines* contraintes formelles si l'on veut dégager l'espace nécessaire à *certaines* pratiques alternatives »³⁰. L'enjeu est de développer

²⁸ Good Joan, « Untitled », document polycopié, 1979 (Archives du CCCS, Cadbury Research Library, University of Birmingham, Papers of Hazel Chowcat Nee Downing).

²⁹ Sur l'importance de la distinction entre travail intellectuel et travail universitaire, voir Hall Stuart, « Les fondements théoriques des *Cultural Studies* », in *Identités et cultures, ibid.*, p. 17-32.

³⁰ Hall Stuart *et. al.*, « On Contradictions », *ibid.*, p. 9.

une stratégie de long terme pour une transformation interne de l'Université (afin qu'elle ne serve plus les intérêts du bloc de pouvoir, mais ceux des classes et fractions de classe subalternes, pour reprendre le lexique gramscien) ; il s'agit donc de sortir d'une logique purement oppositionnelle. Enfin, la disproportion entre la vivacité des *Sub-groups* et la fragilité du *Centre General Meeting* a eu pour effet de produire une définition plus souple du collectif qui a conduit à un « dé-centrement » du Centre : désormais « il n'y a pas un Centre, mais plusieurs », écrivent Hall et ses collègues.

Travail intellectuel et politique sexuelle

La contradiction la plus forte provient toutefois des transformations profondes du CCCS dues à la montée du féminisme en son sein. Cette montée a été progressive, car la réflexion sur ce que l'on appelle alors parfois « la politique sexuelle » n'est pas neuve au sein du CCCS, bien qu'elle soit d'abord apparue sous une forme « proto-féministe ». Le premier projet de recherche collectif du Centre, amorcé en 1969, porte en effet sur les représentations des femmes dans la presse populaire³¹. Si celui-ci n'est pas explicitement féministe – bien que le mouvement féministe soit alors lui-même en pleine éclosion –, il interroge néanmoins sous un angle critique les torsions idéologiques relatives à la représentation du mariage (et à l'occultation de ses ressorts patriarcaux), notamment dans des fictions publiées dans des magazines à destination d'un public féminin. Comme pour le marxisme, qui d'une certaine façon a toujours été présent, en arrière-fond, mais n'est devenu un marqueur du Centre qu'à partir des années 1970³², le féminisme se développe véritablement grâce aux « *Sub-groups* », d'abord avec l'apparition du « *Women's Studies Group* » (en 1974), puis du « *Women and Fascism Group* » (en 1978). Un groupe non-mixte baptisé « *Women's Forum* » est également créé, non sans quelques difficultés. Présentée lors d'une réunion du *Centre General Meeting* en juin 1976, la demande d'ouverture d'un tel espace de recherche réservé aux femmes crée une véritable polémique. Faisant fi de la désapprobation générale, Stuart Hall a mis fin au

³¹ On trouve diverses traces de cette recherche collective intitulée « A Cure for Marriage » dans le fonds « CCCS » (Records of the Centre for Contemporary Cultural Studies, Cadbury Research Library, University of Birmingham, Papers of Stuart Hall). Notons également que parmi les premières thèses de doctorat soutenues dans le Centre se trouve celle de Trevor Millum sur les représentations des femmes dans la publicité des magazines féminins, voir son ouvrage *Images of Women : Advertising in Women's Magazines*, Chatto & Windus, Londres, 1975.

³² Voir Sparks Colin, « Stuart Hall : les *Cultural Studies* et le marxisme », *op. cit.*

débat en soutenant l'initiative et en affirmant que s'il n'était pas alors le seul Noir du CCCS, un groupe noir non-mixte aurait sans doute déjà été créé³³.

Au-delà de ces trois groupes, les problématiques féministes s'imposent aussi dans les travaux d'autres groupes de recherche déjà établis : elles révèlent l'androcentrisme des recherches conduites sur les subcultures³⁴ ; elles complexifient la conception de la division sociale du travail en intégrant des questionnements sur le travail domestique et sur la place particulière des femmes dans le salariat³⁵ ; elles favorisent un changement de focale de l'étude des médias, déplaçant l'attention de genres télévisuels « masculinisés » (les actualités) vers des programmes ciblant une audience féminine (le *soap-opera*)³⁶. La transformation des problématiques de recherche est telle qu'à partir de 1977, le féminisme marxiste est vu comme l'axe central du Centre – ce dont atteste un document d'octobre 1977, qui en fait la priorité scientifique de l'année³⁷. En 1978, la prédominance du féminisme marxiste dans le débat scientifique qu'anime le Centre atteint son apogée, avec la publication de l'ouvrage collectif *Women Take Issue*³⁸.

Aux yeux des enseignants-chercheurs, qui depuis l'autonomisation des étudiant·e·s n'ont plus le monopole de la définition du projet scientifique, le changement apparaît radical, au point de percevoir le féminisme marxiste comme une véritable « orthodoxie »³⁹ au sein du CCCS – une « orthodoxie » perceptible aussi bien dans les critères d'admission des étudiant·e·s, que dans les débats du comité de rédaction de la revue *Working Papers in Cultural Studies* ou dans le travail des *Sub-groups*. Bien que Hall et ses collègues tentent de situer le débat à un niveau théorique, en appelant à une large réflexion sur les diverses conceptions du féminisme, du marxisme et de leur articulation, le malaise est palpable. Malaise il y a, car malgré cette

³³ L'anecdote est rapportée par Charlotte Brunson dans son article « A Thief in the Night. Stories of Feminism in the 1970s at CCCS », in David Morley et Kuan-Hsing Chen (dir.), *Stuart Hall, op. cit.*, p. 283. Un groupe noir non-mixte sera bien créé, mais à partir de 1984, sous le nom « *Black Caucus* ».

³⁴ McRobbie Angela et Garber Jenny, « Filles et subcultures » (1975), trad. de C. Jaquet, in Éric Macé, Éric Maigret et Hervé Glevarec (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Armand Colin et Ina, Paris, 2008, p. 81-92.

³⁵ En témoignent les documents de travail du groupe « Work » (Records of the Centre for Contemporary Cultural Studies, Cadbury Research Library, University of Birmingham, Papers of Hazel Chowcat Nee Downing).

³⁶ Hobson Dorothy, *Crossroads. The Drama of a Soap Opera*, Methuen, Londres, 1982.

³⁷ Priorities Group, « Priorities for the Year », octobre 1977, cité dans Hall Stuart *et. al.*, « On Contradictions », *op. cit.*, p. 4.

³⁸ CCCS, Women's Studies Group, *Women Take Issue. Aspects of Women Subordination*, Hutchinson, Londres, 1978.

³⁹ Hall Stuart *et. al.*, « On Contradictions », *op. cit.*, p. 4.

transformation des *Cultural Studies* sur les plans politique et théorique, les pratiques de travail et leurs implicites genrés ne semblent pas avoir été transformés. Si le malaise lié au bouleversement intérieur des *Cultural Studies* est manifeste dans la lettre ouverte, les enseignants-chercheurs évitent en effet soigneusement la question pourtant cruciale de la division sexuée du travail et de la distribution sexuée des légitimités. Aussi la réponse de l'un des groupes féministes d'alors, le « *Sexual Politics Group* », est-elle cinglante : « Le CCCS est une institution qui, comme de nombreuses autres institutions, repose sur une division sexuée du travail (ce n'est pas un hasard si la secrétaire est une femme et les enseignants-chercheurs des hommes) »⁴⁰. Le groupe défend les critères « féministes » employés dans le cadre des procédures d'admissions comme n'étant pas simplement des contraintes formelles, mais plutôt « une tentative de répondre à des rapports structurels qui vont bien au-delà du CCCS »⁴¹. Mais il reproche avant tout à l'équipe menée par Hall de passer sous silence l'histoire de la relation complexe du Centre aux femmes et aux féminismes. Comme le note rétrospectivement Charlotte Brunson, il est vrai que « chaque étudiante inscrite au Centre for Contemporary Cultural Studies à l'université de Birmingham dans les années 1970 savait qu'aucune femme n'y avait jamais soutenu de doctorat »⁴². L'investissement dans le collectif et dans ses tâches ingrates, autant que les arbitrages individuels entre les impératifs politiques de la recherche et sa valorisation au profit d'un parcours personnel, se trouvent très fortement marqués par les socialisations genrées. Sans compter que les membres du « *Women's Group* » déclarent avoir trouvé « extrêmement difficile de participer aux groupes de recherche du CCCS [...] en raison de la domination masculine qui s'y exprimait dans le travail intellectuel et dans l'environnement même »⁴³. Nombre des réponses que suscitent la lettre ouverte soulignent ainsi le refus de certains hommes du Centre – en particulier des enseignants-chercheurs – de remettre en cause « les structures de la masculinité »⁴⁴ et de soutenir

⁴⁰ Sexual Politics Group, « Some points for thought and discussion from the ad hoc group on sexual politics in relation to the “Contradictions” paper », 1979, p. 1 (Records of the Centre for Contemporary Cultural Studies, Cadbury Research Library, University of Birmingham, Papers of Hazel Chowcat Nee Downing).

⁴¹ Sexual Politics Group, « Some points for thought », *art. cit.*, p. 1.

⁴² Brunson Charlotte, « A Thief in the Night. Stories of Feminism in the 1970s at CCCS », in David Morley et Kuan-Hsing Chen (dir.), *Stuart Hall, op. cit.*, p. 276. Brunson indique également que les deux premières femmes à avoir soutenu leur thèse au CCCS sont Margaret Marshment (en 1977) et Hazel Downing (en 1981).

⁴³ CCCS Women's Studies Group, « Trying to do feminist intellectual work » (1978), in Ann Gray et. al., *CCCS Selected Working Papers*, Volume 1, *op. cit.*, p. 650.

⁴⁴ Sexual Politics Group, « Some points for thought and discussion from the ad hoc group on sexual politics in relation to the “Contradictions” paper », 1979, p. 2 (Records of the Centre for Contemporary Cultural Studies, Cadbury Research Library, University of Birmingham, Papers of Hazel Chowcat Nee Downing).

activement le projet féministe, notamment en reconnaissant l'androcentrisme d'une part conséquente des travaux qui y sont menés⁴⁵.

Au moment de la publication de la lettre ouverte, les échanges entre doctorantes et enseignants-chercheurs sont très tendus⁴⁶, même si Hall tentait déjà depuis quelques années de changer la dynamique en essayant, en vain, de recruter une enseignante-chercheuse spécialiste des théories féministes – ce que l'Université refusera pour des raisons budgétaires⁴⁷. Dans ce contexte, Hall ressent alors ses propres limites dans la difficulté à modifier en profondeur sa conception du pouvoir et à se laisser pleinement affecter par le féminisme, au-delà d'une simple reconfiguration de son cadre théorique. Il est revenu, en 2013, sur ces moments de doute, dans l'un des derniers entretiens qu'il accordera :

« Lorsqu'on en vient à la question de l'autorité et du pouvoir, on se rend compte qu'on n'est pas aussi transformé que l'on penserait l'être ou que l'on devrait l'être. La pratique est plus forte que la conviction. J'étais convaincu – je n'étais pas féministe, parce qu'à dire vrai, je ne pense pas que les hommes puissent être féministes, ce serait comme un syndicat de propriétaires d'esclaves ! Mais je peux comprendre le féminisme et essayer de changer mon comportement en suivant cette direction. [...] Quelque part, toutefois, des résidus d'autre chose étaient toujours en moi et s'exprimaient. Et bien qu'à ce moment-là je n'avais pas décidé de partir, je me suis dit "C'est fini". »⁴⁸

La difficulté alors ressentie par Stuart Hall est d'autant plus forte que le féminisme ne reconfigure alors pas seulement les relations de travail au sein du CCCS, mais également sa relation avec sa femme Catherine Hall⁴⁹, suite à la naissance de leur premier enfant⁵⁰. Tandis que la contestation des formes que revêt l'autorité masculine dans le CCCS ne cesse grandir, Stuart Hall décide d'accepter le poste que lui propose l'Open University, dont la mission est tournée vers l'enseignement à distance et la formation continue, et dont le public est donc

⁴⁵ C'est par exemple le cas de la secrétaire du Centre, Joan Goode, « Untitled », *op. cit.*

⁴⁶ Bob Findlay mentionne une scène de confrontation entre Stuart Hall, Michael Green et des doctorantes, voir Findlay Bob, « Towards Policing the Contradictions », *art. cit.*

⁴⁷ Une enseignante-chercheuse féministe sera néanmoins recrutée quelques années plus tard, en 1980 : la sociologue Maureen McNeil.

⁴⁸ Entretien avec Stuart Hall réalisé par Kieran Connell le 14 septembre 2013 (inédit, communiqué par l'auteur).

⁴⁹ Stuart et Catherine Hall venaient de se marier lorsqu'ils ont emménagé ensemble à Birmingham en 1964. Catherine Hall était alors doctorante en histoire. Elle deviendra par la suite une historienne féministe de renom. L'un de ses ouvrages les plus célèbres, co-écrit avec Leonore Davidoff, a été traduit en France sous le titre *Family Fortunes. Hommes et femmes de la bourgeoisie anglaise (1780-1850)*, trad. de C. Wünscher, Paris, La Dispute, 2014.

⁵⁰ Stuart Hall évoque ce moment de sa vie, et sa relation au féminisme, dans une discussion de 1996 avec bell hooks. Voir hooks bell et Hall Stuart, *Uncut Funk. A Contemplative Dialogue*, Londres et New York, Routledge, 2018, p. 11-19.

essentiellement composé d'adultes de divers milieux en reprise d'études. Il quitte Birmingham en espérant qu'une nouvelle vision des *Cultural Studies* saura faire jour à la direction du Centre.

La critique, ouverte à tous les vents

En un sens le départ de Hall peut être vu comme la dernière étape de la lutte inachevée qu'il a menée pour constituer et faire vivre un collectif critique au Centre de Birmingham. Si les difficultés ont été réelles, et si l'amertume ressentie par certains membres l'a été tout autant, il est toutefois difficile de lire ceci comme un échec. Les pratiques de travail du Centre de Birmingham durant cette période – dans les rapports à l'institution, dans la décentralisation du fonctionnement administratif, dans la composition de la ligne scientifique à partir de fragments issus des *Sub-groups* – donnent aussi à voir un modèle d'institutionnalisation de la pensée critique qui dans son principe même déjoue la logique de « l'École ». À propos de l'appellation « École de Birmingham », Dick Hebdige dit d'ailleurs que « le CCCS ressemblait à tout sauf à une “École”, on aurait plutôt dit un squat »⁵¹. D'une certaine façon, cette institutionnalisation est paradoxale ou, en tout cas, incomplète et imparfaite – ce qui est sans doute l'une des conditions de l'efficacité de la critique. C'est en effet le risque d'une rigidification de la pensée critique – sa régulation institutionnelle visant à ce qu'elle conserve une forme stable – qui est ici en partie écarté, permettant de conserver sa capacité de transformation et d'adaptation aux conjonctures⁵². Ce collectif troué de contradictions que fut le CCCS et son projet scientifique et politique d'une grande plasticité, bref cette conception de la critique « ouverte à tous les vents »⁵³ comme l'est la Muirhead Tower elle-même, ont pleinement participé de la mise en cause des modèles traditionnels de production de la connaissance. D'abord, car cette ouverture à la transformation du projet du CCCS par des forces aussi bien internes qu'externes est ce qui lui permettra de tirer très tôt les conséquences épistémologiques de la politique identitaire, notamment dans le domaine du féminisme et des travaux sur le racisme. Ensuite, car au-delà de la critique du positivisme et des formes de connaissance qui ignorent ou occultent la conflictualité sociale, c'est le fonctionnement même de l'Université que les pratiques du Centre mettent en cause : sa bureaucratie, sa hiérarchie

⁵¹ Propos tenus lors du colloque international « Birmingham Centre for Contemporary Cultural Studies : 50 years on », Université de Birmingham, 24-25 juin 2014.

⁵² Cervulle Maxime, « What Is to Be Done (at the University) ? Stuart Hall, Critique, and the Institution », *Small Axe*, vol. 19, n° 1, 2015, p. 100-108.

⁵³ Findlay Bob, « Towards Policing the Contradictions », *art. cit.*

formelle, mais aussi son individualisation des trajectoires intellectuelles et son insularité face au bouillonnement des mouvements sociaux et des modes de pensée critique dont ils sont porteurs. Les pratiques de travail du Centre contiennent ainsi en elles-mêmes une théorie de la connaissance nettement distincte de celle qu'exprime alors l'université de Birmingham dans son fonctionnement. Le coût d'une telle remise en cause, depuis le cœur même de l'institution universitaire, ne peut être qu'une cohorte continue de contradictions. Sans doute est-ce là le prix du changement des pratiques scientifiques et de la mise en actes d'une science critique produisant un savoir ayant une quelconque utilité pour les luttes sociales.